Brèves remarques sur le thème de la mort dans la Saga des Forsyte de Galsworthy

Autor(en): **Giddey, Ernest**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **2 (1979)**

Heft 1

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-870894

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

BRÈVES REMARQUES SUR LE THÈME DE LA MORT DANS LA *SAGA DES FORSYTE* DE GALSWORTHY

Les romans qui constituent la *Saga des Forsyte*[1] forment une fresque dont on a souvent loué l'ampleur et souligné la puissance. Ils couvrent une période de quarante ans, de 1886 à 1926. Si l'on tient compte de la préhistoire de l'intrigue, c'est-à-dire des événements antérieurs au début de l'action, ils prennent l'allure d'une vaste chronique dont les origines se situent au milieu du XVIIIe siècle.

La profondeur temporelle va de pair avec l'épanouissement social et familial. Jolyon Forsyte, fermier du Dorset, engendra, avant de mourir en 1812, cinq enfants. L'aîné d'entre eux, du nom de Jolyon comme son père (les aînés dans la famille se dénomment tous Jolyon, de même que les Corneille à Rouen s'appelaient Pierre) gagna Londres et eut à son tour dix enfants, qui constituent dans le roman l'ancienne génération. Ces dix enfants arrivèrent tous à un âge avancé, non sans avoir donné naissance, ceux d'entre eux du moins qui se marièrent, à une série de fils et de filles, la génération intermédiaire du roman. A leur tour, ces fils et ces filles se mirent en ménage, provoquant la venue en ce monde de nombreux descendants, la jeune génération. Entité patriarcale que cette famille des Forsyte, douée d'une vitalité prodigieuse, où «croissez et multipliez» semble être le principe générateur de toute activité, la croissance et la multiplication ne se réduisant pas à la procréation de chair et de sang, mais concernant aussi les valeurs mobilières et immobilières (obligations, actions, maisons en ville, résidences de campagne) qui sont à la base de la prospérité victorienne.

La *Saga des Forsyte* devient ainsi une impressionnante tranche de vie, qui se structure en un monumental arbre généalogique[2]. L'on découvre pourtant, à y regarder de plus près, qu'elle se développe et s'amplifie, paradoxe étonnant, dans les ombres même de la mort. La mort est un des fils conducteurs de la trame romanesque. La critique n'y a pas souvent pris garde, sans doute

parce qu'elle s'est attardée plus volontiers aux arrière-plans historico-sociaux révélés par Galsworthy, voyant dans ses romans un réquisitoire ou un plaidoyer inspiré par les problèmes (divorces, paupérisme, triomphe du capitalisme, revendications ouvrières) de l'ère victorienne à son déclin, de la Belle Epoque en sa magnifique insouciance et de l'après-guerre en son désenchantement. Cette interrogation du roman garde certes toute sa valeur. Mais elle ne rend pas toujours justice à la vibration, tour à tour ironique ou anxieuse, qui sous-tend toute l'œuvre et éclaire sa genèse et sa patiente élaboration.

*
* *

Le nom «Forsyte» apparut pour la première fois dans une nouvelle où la mort occupe une position centrale, «Salvation of a Forsyte», qui date de 1900, c'est-à-dire est antérieure de six ans au premier roman de la *Saga*. Ce bref récit décrit les derniers instants de Swithin Forsyte, un des dix Forsyte de l'ancienne génération. Agé de quatre-vingts ans, parvenu au terme d'une existence où les plaisirs de la table ont joué un rôle non négligeable, Swithin, sur son lit de mort, évoque un épisode de sa vie vieux de plus de quarante années. Il s'agit d'une affaire de cœur qui l'a lié à une belle jeune femme, fille d'un révolutionnaire hongrois. Il faillit épouser cette séduisante créature et ne fut «sauvé» du mariage qu'à la dernière minute. Swithin n'a donc pas été un de ces dispensateurs de vies qui font que les Forsyte se perpétuent. S'il n'eût tenu qu'à lui, la famille serait maintenant sur le point de s'éteindre. En ne propageant pas la vie, Swithin a donc inconsciemment servi la mort. Mais la mort n'en a cure et réclame son dû sans pitié. Swithin Forsyte meurt dans son lit, un verre de champagne à la main. Son frère James le trouve quelques instants plus tard, tenant toujours le verre, où «lentement une dernière bulle monte et éclate»[3].

*
* *

Le corps même de la *Saga* est ponctué de références à la mort. La première page du premier roman (*The Man of Property*, qui nous ramène en 1886, c'est-à-dire cinq ans avant la mort de Swithin) relève que les Forsyte se refusent à croire au caractère

inéluctable de la mort. Bientôt cependant survient le décès de Tante Ann, la plus âgée des Forsyte de l'ancienne génération, choc douloureux pour les neuf survivants, qui voient un de leurs dogmes cruellement démenti par les faits. C'est ensuite la fin mystérieuse de Philip Bosinney, un jeune architecte qui s'apprête à entrer dans la famille. Sa fiancée, June, la plus âgée des membres de la jeune génération, restera célibataire, comme Swithin, et ne participera pas à l'effort de propagation de la famille. Le roman s'achève avec un très bel interlude, où Galsworthy nous présente «Old Jolyon», l'aîné des hommes de la première génération, mourant paisiblement dans son jardin, en été 1892, son chien *Balthasar* gémissant à ses pieds.

Le deuxième roman *(In Chancery)*, qui transporte le lecteur en 1900, s'insère lui aussi dans une trame où les décès tiennent lieu de points de repère. Il débute par des remarques sur le triomphe de la mort. Les anciens ne sont plus que cinq, Susan Hayman et Roger Forsyte ayant suivi, en 1895 et en 1899, leur sœur Ann et leurs frères Swithin et Jolyon. On notera dans les premières pages la reprise de mots-clé tels qu'ensevelissement ou incinération. Simultanément, l'auteur constate que la fécondité des jeunes générations semble s'atténuer: lorsque l'argent produisait du dix pour cent, la famille se glorifiait de compter dix enfants; la chute du taux de l'intérêt s'est accompagnée d'une baisse comparable du taux de natalité. Si nous sautons à la fin du roman, nous voyons mourir le sixième des anciens Forsyte, James, au moment même où son fils Soames devient père d'une fille, Fleur. Comme pour souligner le perpétuel conflit des forces créatrices et des éléments destructeurs, Galsworthy, quelques pages plus haut, en un chapitre («Passing of an Age») où l'éclat du style met en relief le détachement ironique du romancier, a évoqué le décès de la reine Victoria: «La reine était morte, et l'air de la plus grande cité du monde était gris de larmes non répandues.»[4]

Les souverains passent comme passent tous les animaux: à la disparition du chien *Balthasar,* qui a vu le vieux Jolyon s'éteindre dans son jardin, l'auteur consacre un chapitre entier, par souci de contraste peut-être, parce que les «chiens ne sont pas de purs Forsyte, ils aiment quelque chose en dehors d'eux-mêmes»[5].

La lutte entre la volonté égoïste de vivre et l'obligation de mourir offre des péripéties parfois tragiques, propres à déconcerter l'esprit méthodique des Forsyte: pourquoi la guerre des Boers, non contente de provoquer d'inquiétants soubresauts boursiers, doit-elle ravir un des leurs, Jolly, fils de Jolyon dit le jeune, petit-

fils du vieux Jolyon et arrière petit-fils de ce Jolyon qui quitta son Dorset natal pour chercher fortune à Londres?

To Let est conçu selon une structure analogue. Il s'ouvre sur une évocation des quelque vingt années qui séparent le deuxième roman du troisième. L'ancienne génération a vu disparaître Julia, puis Hester et enfin Nicolas. Le dernier des dix, Timothy, centenaire, vit dans un état d'innocence sénile, longue antichambre de la mort. Intellectuellement isolé du monde qui l'entoure, il ne sait même pas qu'une guerre, quatre années durant, a ravagé le monde. Sa mort met un point final à *To Let*, de même que les décès de James et de Jolyon symbolisaient la fin des deux étapes antérieures, *In Chancery* et *The Man of Property*.

Les trois romans suivants *(The White Monkey, The Silver Spoon, Swan Song)* présentent eux aussi une composition qui place la mort au carrefour des cheminements narratifs. La période qu'ils font revivre étant plus brève et plus concentrée que celle des trois premiers romans, il est possible de les examiner simultanément, nul intervalle de longue durée ne venant interrompre l'écoulement du temps, comme c'est le cas entre *The Man of Property* et *In Chancery* et entre *In Chancery* et *To Let*. Les trois romans contiennent diverses allusions à la mort, qui maintenant frappe les membres de la seconde génération. L'un d'entre eux, Jolyon le jeune, s'en est allé avant la fin de *To Let*. Voici George Forsyte, fils de Roger, un sportif accompli, qui part à son tour. Et la trilogie s'achève avec la mort du personnage central de la *Saga*, Soames, fils de James et père de Fleur, le «propriétaire» odieux du premier roman, calculateur froid et cynique, qui lentement gagne pourtant notre sympathie et réussit par sa mort (il se sacrifie pour sauver sa fille) à acquérir une stature tragique qui force l'émotion. Le titre même du roman qui se conclut au lendemain de son décès revêt une valeur symbolique: *Swan Song*, chant du cygne... Peut-on souligner avec plus de netteté le rôle que le romancier a assigné à la mort dans le déroulement général de sa *Saga*?

S'il est aisé de repérer la présence de la mort lorsqu'elle se manifeste, avec l'insistance d'un point d'orgue, à la fin d'un roman ou d'un groupe de romans, il arrive aussi qu'elle soit dépourvue de ses attributs physiques et prenne, bien avant que les paupières ne se ferment, la forme d'une indifférence totale de l'âme et du cœur. Soames, aux yeux d'Irène, sa première femme, cesse d'exister trente-cinq ans avant les événements relatés à la fin de *Swan Song*. *The Man of Property* n'est point encore achevé que déjà Soames n'est pour elle qu'une ombre de plus en plus distante,

qui de temps à autre va ressurgir dans sa vie pour vite disparaître. La séparation et le divorce sont une première façon de mourir. La survie est parfois, toute proportion gardée, comparable à la perte de conscience qui, pendant des années, marque l'existence végétative du vieux Timothy.

*
* *

Mais déjà nous passons de la fonction structurale à la valeur descriptive du thème de la mort. Ce thème frappe le lecteur tant par le moment où il se présente que par le contenu de son message.

Peut-être convient-il de relever d'abord que, dans l'esprit des Forsyte, l'idée de la mort est étroitement unie à deux notions révélatrices de leurs préoccupations les plus intimes : testament et funérailles. Un Forsyte est-il à l'agonie, l'on se demande dans son entourage s'il a bien couché par écrit ses dernières volontés et si celles-ci se conforment aux principes qui régissent le mode de vie de la famille. «Je suppose que tu as fait ton testament», dit James à son frère Swithin, qui est à quelques instants de sa fin, «je suppose que tu as laissé ton argent à la famille; tu n'as personne d'autre à qui le laisser. L'autre jour, Danson est mort et il a laissé son argent à un hôpital!»[6]

Un même souci réapparaît chaque fois que se manifestent les signes annonciateurs d'un décès. A ce propos, on lira avec intérêt, dans *The White Monkey*, la dernière rencontre de Soames et de George Forsyte. Et quand l'inéluctable est survenu, on s'interroge, on s'inquiète, parfois même on s'indigne, surtout si l'attente est déçue et le testament peu digne d'un vrai Forsyte. Car même chez les Forsyte, il existe des êtres qui, au moment de franchir le dernier obstacle, prennent des décisions apparemment contraires au sens de toute leur vie ; Jolyon l'ancien laisse la jouissance d'une somme coquette à Irène, cette créature qui, disent les plus austères des Forsyte, a amené le déshonneur dans le clan familial en se séparant d'un Forsyte pour aller vivre avec un autre.

Les funérailles montrent que la famille sait en cas de danger faire front et s'unir; elles sont une occasion d'illustrer une des valeurs qui sont à la base du «forsytisme», l'amour de l'ordre et de la dignité. Il ne faut négliger ni l'envoi de faire-part, ni la préparation du caveau funéraire, ni le cortège funèbre où les voitures suivent le corbillard selon un rituel bien établi, les dernières «à distance décente contenant les employés de la famille

et les serviteurs»[7]. Avec le passage des décennies, les traditions cependant se perdent et quand Soames Forsyte, à la fin de *Swan Song*, «passe sur l'autre rive», l'ensevelissement, constate Galsworthy, s'effectue sans bruit, «car depuis longtemps, à vrai dire, Soames avait été le seul de la famille à s'intéresser aux obsèques»[8]. Son décès symbolise bien la fin de la dynastie.

Car testament et funérailles sont une façon de proclamer, à un moment où la mort triomphe, la volonté de vivre des Forsyte. L'argent ne saurait mourir, ni cette solennelle pondération qui marque l'existence quotidienne et lui confère sa gravité.

Si réservés et compassés qu'ils soient, les Forsyte ne restent pas insensibles au mystère que le terme «mort», à lui seul, sait évoquer. Pour bannir l'angoisse qui pourrait les étreindre, ils se refusent à accepter l'idée même de la mort. Sans doute est-ce là une conséquence de leur étonnante vitalité. Avant le décès de Tante Ann, la plus âgée de l'ancienne génération et la première à s'en aller, ils en viennent même, on l'a vu, à caresser l'espérance insensée que la mort ne saurait les concerner: «(...) aucun Forsyte n'était encore mort; ils ne mouraient pas; la mort étant contraire à leurs principes, ils s'efforçaient de s'en protéger.»[9] Le décès de Tante Ann leur apparaît comme une sorte de trahison que rien ne permettait de prévoir. Pourquoi Tante Ann a-t-elle lâché prise? «C'était étrange et intolérable, commente Galsworthy, car les Forsyte n'avaient guère imaginé qu'ils pouvaient mourir.»[10] Ainsi, malgré eux, les Forsyte sont amenés à considérer la mort comme une réalité qui affecte leur propre personne et qui les entraîne et les engloutit, faisant fi des placements les plus sûrs et des investissements les mieux étudiés.

La mort en effet n'est pas un simple spectacle offert aux survivants. Le roman ne l'aborde pas uniquement du dehors, mais permet au lecteur de traverser, avec le mourant, les ultimes minutes de son existence terrestre. Il peut, avec Swithin, voir défiler devant ses yeux toute une tranche oubliée du passé, vision panoramique où le temps semble aboli et les années se bousculent et se télescopent dans les soubresauts d'une conscience corporelle qui va se perdre. Il peut, avec Jolyon l'ancien, se laisser pénétrer de la torpeur envahissante et de l'indicible bonheur que procurent dans un jardin ensoleillé, l'ombre d'un arbre, le bourdonnement des insectes, le roucoulement des pigeons, le parfum du tilleul et de la lavande, la présence d'un chien fidèle... Il peut deviner chez Soames, dans un corps brisé, une tendresse débordante qui ne peut s'exprimer que par l'intensité d'un regard, par le frémisse-

ment d'une main ou par l'effort de lèvres incapables de parler, qui essaient pourtant d'esquisser des mots ou de sourire.

En de tels moments, les êtres qui regardent ou vivent la mort, témoins ou acteurs, sont porteurs d'une émotion profonde, qui ne tarde pas à gagner le lecteur. Galsworthy sait alors montrer toute l'étendue de sa sensibilité et de son talent créateur. La sobriété de la description et, ici ou là, la note ironique sous-jacente donnent une coloration inattendue, un relief surprenant et un étrange pouvoir de fascination aux paysages et aux personnages. Le lecteur croit les voir comme Dieu doit les voir, en son extraordinaire lucidité. Le lecteur se rend compte qu'il est bien à l'intérieur des choses et des mots, mais aussi à l'extérieur, les voyant et les sentant, croyant comprendre le mystère incompréhensible et pourtant rempli de doutes, heureux cependant et entraîné simultanément par une ferveur où se succèdent l'admiration et l'anxiété.

Ernest GIDDEY.

NOTES

[1] Par *Saga des Forsyte*, nous entendons les six romans qui parlent de la famille des Forsyte. Ils se divisent en deux trilogies : la première, la *Saga des Forsyte* à proprement parler, est composée de *The Man of Property* (publié en 1906), *In Chancery* (1920) et *To Let* (1921) ; la seconde, sous le titre général de *A Modern Comedy*, comprend *The White Monkey* (1924), *The Silver Spoon* (1926) et *Swan Song* (1928). Signalons que Galsworthy écrivit une troisième trilogie qui, sous le titre général *End of the Chapter*, concerne la famille Cherrell, à qui les Forsyte sont unis par mariage; les trois romans de cette troisième trilogie sont *Maid in Waiting* (1931), *Flowering Wilderness* (1932) et *Over the River* (1953). Le texte auquel nous nous référons est celui de l'édition Penguin.

[2] Un tel arbre généalogique figure en tête de la plupart des volumes de la *Saga*.

[3] «(...) and slowly in the glass a last bubble rose and burst». *Salvation of a Forsyte and other stories*, p. 46.

[4] «The Queen was dead, and the air of the greatest city upon earth grey with unshed tears». *In Chancery*, p. 267.

[5] «(...) dogs are not pure Forsytes, they love something outside themselves». *Ibid.* p. 191.

[6] «I s'pose you've made your will. I s'pose you've left your money to the family; you've nobody else to leave it to. There was Danson died the other day, and left his money to a hospital.» *Salvation of a Forsyte and other stories*, p. 11.

[7] «(...) then, at a descent interval, cabs containing family clerks and servants». *The Man of Property*, p. 105.

[8] «For a long time now, indeed, he had been the only one of the family at all interested in obsequies». *Swan Song*, p. 308.

[9] ... but no Forsyte had as yet died; they did not die; death being contrary to their principles, they took precautions against it...». *The Man of Property*, p. 12.

[10] «It was strange and intolerable, for they had not thought somehow, that Forsytes could die». *Ibid*, p. 107.